



L'Hermine

FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT-PIE X — LOIRE-ATLANTIQUE



Bulletin du Prieuré Saint-Louis

MARS 2022 — N°63

« Potius mori quam fœdari »

Quarante jours d'ascension...

La sainte quarantaine que nous propose l'Eglise a pour but de nous préparer à célébrer dignement la mort et la Résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ. Voilà la fin de cet itinéraire, qui permet de partager la victoire de l'homme Dieu dans la liturgie le jour de la fête de Pâques, mais le carême constitue également un réel programme de vie et non une convention sociale, une comédie, un mensonge à soi-même.

Pour atteindre ce but, il nous faut suivre l'exemple de celui qui nous a sauvés dès le début de sa vie publique. Paradoxe supplémentaire, le Christ a commencé cette « vie publique » par une période solitaire dans le désert, une période éloignée des hommes et surtout des commodités humaines. Il s'est retiré des hommes, n'en a pas vu un seul, pour ensuite tous les sauver, sans en rater un seul en lui offrant la capacité du salut. Pourquoi ne pas aller au désert par l'abandon pur et simple de nos réseaux sociaux et de leurs commodités ? Il s'agit pour nous d'effectuer un retour à la rectitude, ce qui nous rapproche de notre salut, par un éloignement de tout ce qui est trop humain au sens de trop horizontal, trop animal, trop terrestre dans nos habitudes et qui devient un ensemble d'obstacles à l'obtention du Ciel. Il faut mâter la bête, non pas pour avoir l'illusion de devenir un ange, mais pour épanouir l'âme et nous permettre d'être le saint que Dieu voudrait que l'on soit au quotidien, c'est-à-dire nous-même sans nos défauts.

Notre carême doit ainsi revêtir deux aspects : assurer un travail de purification, cet élément qui permet de dresser l'animal, de domestiquer l'élément sauvage. C'est un travail fastidieux et nécessaire, long et quelquefois violent, qui demande une telle énergie qu'on ne le fait qu'une fois par an... Mais ce n'est qu'un début, une introduction, une marche d'approche vers la montagne, qu'il ne faut pas confondre avec l'ascension du sommet. Car la suite, l'étape suivante, n'est autre qu'une croissance spirituelle. Il ne s'agit pas seulement de NE PAS : ne pas manger, ne pas regarder, ne pas parler... Ces NE PAS obtiennent une purification par une éradication des éléments nuisibles, et cette purification est la condition nécessaire qui permet la consolidation du positif : il s'agit surtout de s'appliquer à l'exercice des vertus, à s'élever en acte vers le divin. Faire le bien est le meilleur moyen d'éviter le mal. Tenir les rênes de notre corps, certes, voilà un beau programme ; mais c'est le premier élément qui permet de galoper vers les sommets en chevauchant les obstacles. Saint Léon compare ainsi le carême à une période d'exercices militaires, où le chrétien doit redoubler d'ardeur dans la pratique des vertus, en ne se limitant pas seulement à des mouvements de base, même si leur répétition est nécessaire,

mais en effectuant des manœuvres enchaînées et audacieuses. Si bien que l'exercice du corps doit s'épanouir dans celui de l'âme, la purification s'harmoniser dans la sanctification. Et ces deux mouvements s'effectuent de concert : purification matérielle et croissance spirituelle.

Après la purification du cœur, qui en réalité nécessite celle de tout le corps, après cette rectitude retrouvée, à force de patience et de persévérance, le chrétien doit chercher l'épanouissement spirituel, doit récolter pour Dieu les fruits surnaturels qui en résultent.

Pour réussir ce but, la tradition de l'Eglise propose trois éléments : un jeûne prolongé, d'abondantes aumônes, une prière assidue. Saint Léon y voit les trois éléments essentiels de l'observance quadragésimale. Sachons les adapter le plus adroitement possible à notre situation : On peut jeûner par la bouche, mais il faut s'abstenir de ce qui nous contraint le plus dans une forme de nourriture, de dépendance : se priver de fumer, pourquoi pas, mais surtout d'image, de l'utilisation des écrans hors du travail, j'insiste. A chacun sa mortification ! De même pour l'aumône, elle correspond en fait à la pratique réelle des œuvres de charité : l'ambition ne consiste plus alors à réduire les besoins du corps, mais à développer concrètement l'amour du prochain, en en payant le prix par quelque sacrifice, par le temps consacré, par l'égoïsme chassé. Enfin, la sainte quarantaine de Jésus dans le désert, de Moïse au Sinaï et d'Elie sur l'Horeb n'ont visé qu'à rentrer en contact avec Dieu : c'est la prière. Prière plus intense, plus fréquente, mieux réglée. « Alors tu invoqueras le Seigneur, et il t'exaucera ; tu crieras et il répondra : me voici ». Le jeûne et l'aumône sont, selon Saint Augustin, comme deux ailes sur lesquelles notre prière s'élève vers les cieux. Ne ratons pas notre envol.

Abbé Bruno FRANCE

Garder la Tradition et la transmettre	2
<i>Par M. l'abbé Davide Pagliarani, Supérieur général</i>	
2021-2022 : Année ignacienne	8
<i>Par M. l'abbé Gabin Hachette</i>	
Jésuites, pour le meilleur et pour le pire	11
<i>Par M. l'abbé Bruno France, Prieur</i>	
Le retour	1
<i>Par M. l'abbé Bertrand Labouche</i>	
Carnet paroissial	15
Vie du prieuré en images	16

Garder la Tradition et la transmettre

Extrait de la conférence donnée par M. l'abbé Davide Pagliarani, supérieur général de la Fraternité Saint-Pie X, au terme du XVI^e congrès de théologie du Courier de Rome, en partenariat avec DICI, le 15 janvier 2022, à Paris.



Abbé Davide Pagliarani, Supérieur général de la FSSPX.

Quelle est l'intuition principale de *Traditionis custodes* ? On peut tout résumer en ce principe : la messe tridentine ne peut pas être célébrée comme l'expression de la vraie Eglise, de la vraie foi. Et nous pouvons ajouter : on peut octroyer sa célébration à condition qu'elle ne soit pas célébrée pour ce qu'elle est en réalité. Voyez le paradoxe, tout le problème est là. On revient à la situation de 1988 pour les instituts *Ecclesia Dei*, on peut dire qu'ils se trouvent aujourd'hui devant ce choix ; encore plus qu'avant, c'est un choix pressant entre deux options :

- ou l'on garde la liberté inconditionnelle de professer la foi intégralement, et on prend les moyens proportionnés en laissant la Providence gérer les conséquences ; c'est le choix qu'a fait la Fraternité Saint-Pie X avec Mgr Lefebvre ;
- ou on soumet cette possibilité [de célébrer la messe tridentine] à la volonté d'une autorité qui va dans le sens opposé. Et qui le dit et l'avoue.

Ce dernier choix est une impasse. Il est impossible d'aller de l'avant sans l'union des volontés. Vous ne pouvez pas mettre ensemble deux entités dont les volontés vont en deux sens opposés. Tôt ou tard vous arrivez à la situation de la crise actuelle. On donne un privilège, on donne un indult ; on crée ainsi une situation particulière, bancale ; et on attend l'espace d'une génération par exemple – ces 30 ans passés. Mais ce qui est octroyé, pour les uns a une signification et vise un but particulier, et pour les autres vise le but opposé. On ne peut pas vouloir à la fois le bien des âmes par la Tradition et une nouvelle Eglise sans la Tradition.

L'histoire est maîtresse de vie

L'histoire est maîtresse de vie, de prudence, et les instituts *Ecclesia Dei* sont aujourd'hui devant ce choix. Cependant, ils ont un avantage, c'est le recul que Mgr Lefebvre n'avait pas à l'époque. Cinquante ans après, les gens de bonne volonté ont des éléments supplémentaires pour évaluer ce qui se passe dans l'Eglise, pour évaluer même à long terme les

conséquences des principes qui ont été posés. Ici, nous ne pouvons pas consacrer un mot à ce choix, à cette décision que Mgr Lefebvre a prise il y a plus de trente ans, en 1988, au moment le plus crucial de l'histoire de la Fraternité Saint-Pie X. On n'arrive pas à expliquer humainement – avec l'expérience, la sagesse de vie, la culture, la connaissance des hommes –, on ne peut expliquer la sagesse de la décision qu'il a prise en 1988. Cela ne suffit pas. C'est un signe infaillible de sainteté, cette capacité à être mû par le Saint-Esprit, à voir les choses clairement, alors que beaucoup d'autres interprétations pouvaient être encore concevables, auraient pu être prises en considération. Avoir le courage de prendre une telle décision qui allait conditionner pour toujours la Fraternité, sa personne, et d'une certaine manière l'Eglise, la Tradition dans l'Eglise ; avoir pris cette décision, seul devant Dieu dans la prière, décision dont on constate plus de trente ans après la pertinence, l'exactitude, la profondeur de vue ! Tout cela on ne peut pas l'expliquer si on n'a pas recours à ce don du Saint-Esprit qui est le don de conseil, par lequel une âme est docile dans la mesure où elle est sainte, dans la mesure où elle est pure. C'est l'histoire, maîtresse de vie, qui nous donne la réponse.

S'appuyer sur l'exigence de la foi

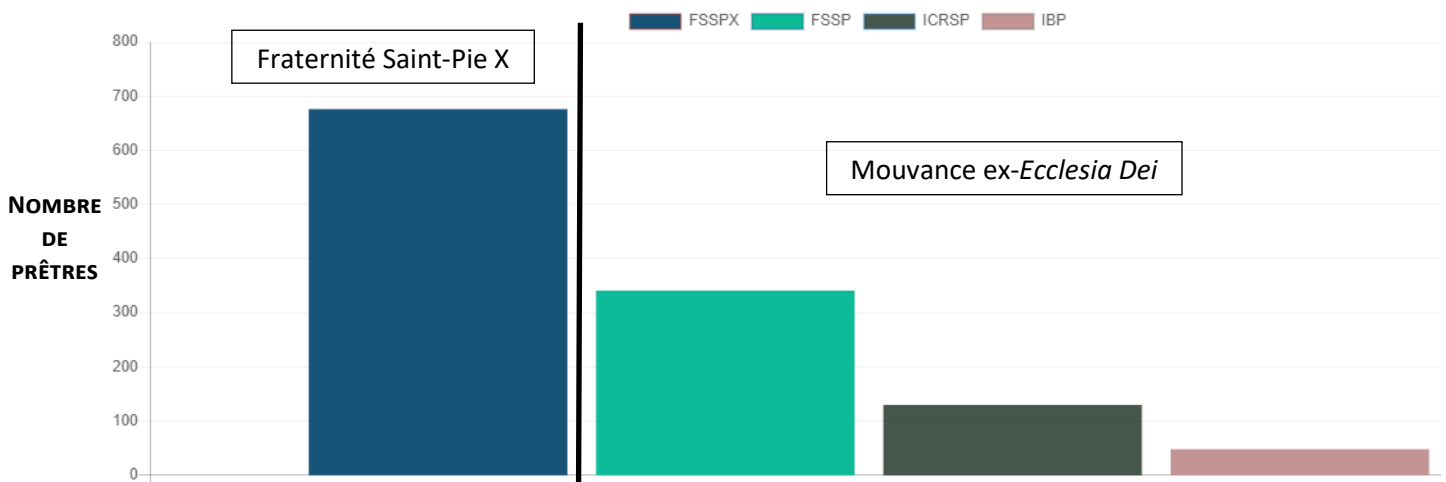
Revenons aux instituts *Ecclesia Dei*. Après le temps d'une génération comme nous l'avons dit, ils ont un recul plus que suffisant, ils se trouvent aujourd'hui face à ce choix qui n'est pas entre *Summorum Pontificum* et *Traditionis custodes*. Il faut sortir de cette logique artificieuse. Désormais une continuité de fond entre ces différentes mesures a été mise en évidence ; même si matériellement elles sont bien différentes, elles ont un fond commun. Le choix n'est pas entre *Summorum Pontificum* et *Traditionis custodes*, entre un indult A ou un indult B ou un privilège C. Il faut sortir de cette perspective. Le choix est entre la déclaration de 1974 [1] – déclaration d'adhésion et de fidélité inconditionnelle et libre à la Rome





éternelle –, et cette concession d'un indult particulier que l'on connaît déjà et dont on connaît toutes les conséquences. C'est ici le risque de l'impasse définitive pour les instituts *Ecclesia Dei*. Il ne faut pas s'appuyer sur des droits acquis, il faut s'appuyer sur l'exigence de la foi. Pourquoi ? Vous pouvez avoir un droit particulier, un privilège [2], vous pouvez avoir un « charisme » dans votre congrégation ; mais Rome peut changer les constitutions, et plus encore Rome peut supprimer des congrégations : elle a supprimé les Jésuites, elle a supprimé la Fraternité Saint-Pie X, elle peut supprimer sans problème – je ne les nomme pas par respect – d'autres congrégations, d'autres instituts. Rome peut le faire. Et si on a lutté pendant des décennies, uniquement appuyé sur des privilèges particuliers liés à des congrégations particulières, tout cela peut être supprimé. Qu'est-ce qui est éternel et qui rend notre combat invincible ? C'est la foi. *Verbum Domini manet in æternum* (1 P 1, 25). C'est la foi qui est ce fondement nécessaire au combat actuel, au combat pour la Tradition ; et non pas un privilège.

L'usage instrumental de la messe de saint Pie V

Il y a un autre aspect dans *Traditionis custodes* qui mérite d'être mis en évidence. Il s'agit de l'accusation d'utiliser le missel traditionnel de façon instrumentale : « Vous utilisez ce missel comme le drapeau d'une autre Eglise, d'une autre foi, celle que vous appelez la vraie foi ». C'est l'accusation que le pape François formule. Mais qui fait de ce missel un usage instrumental ?

Comme on l'a vu ce matin, la messe tridentine en elle-même, intrinsèquement, exprime une autre conception de l'Eglise, une autre conception de la vie spirituelle, une autre conception du sacerdoce. C'est inévitable. Et c'est d'ailleurs pour cela qu'elle a dû être remplacée par une autre messe, qui puisse correspondre à une nouvelle conception de l'Eglise, de la vie spirituelle, et du sacerdoce. L'usage de ce missel traditionnel dans l'Eglise n'a donc pas été instrumental : ce fut l'usage normal de la messe, alimentant la conception catholique de la vie chrétienne. En revanche, il y a bien un usage instrumental du missel de saint Pie V qui a été fait par les autorités romaines, qui l'ont utilisé à leurs fins, pour faire cheminer les catholiques conservateurs. Mais on ne joue pas avec le missel. On ne joue pas avec les sacrements. On ne peut pas dire : oui, on vous a donné ce missel pendant trente ans, quarante ans, pour vous faire passer graduellement à la conception du courant dominant dans l'Eglise... et maintenant ce temps de cheminement est terminé. On ne peut pas utiliser la messe de cette manière. J'allais dire, c'est un usage homéopathique, ou plutôt un abus homéopathique. Le principe de l'homéopathie est de soigner le mal avec le principe même du mal, pour provoquer dans le système immunitaire une réaction graduelle au mal qu'on veut soigner. Les autorités romaines ont fait la même chose avec le missel de saint Pie V, ils le reconnaissent. Mais on ne joue pas avec cela, on ne peut pas utiliser la messe, considérée comme un problème, pour soigner ce problème chez les fidèles. C'est un usage que l'on peut dire véritablement instrumental, et c'est inadmissible.



LES PRINCIPAUX INSTITUTS CÉLÉBRANT LA MESSE TRADITIONNELLE	FRATERNITÉ SAINT-PIE X	FRATERNITÉ SAINT-PIERRE	INSTITUT DU CHRIST-ROI	INSTITUT DU BON PASTEUR
				
Année de fondation	1970	1988	1990	2006
Fondateur	Mgr Marcel Lefebvre	Abbé Josef Bisig et une douzaine de prêtres	Mgr Gilles Wach	Abbé Philippe Laguérie
Supérieur actuel	Abbé Davide Pagliarani	Abbé Andrzej Komorowski	Mgr Gilles Wach	Abbé Luis Gabriel Barrero Zabaleta
Evêques	3	0	0	0
Prêtres	676	341	130	48
Séminaristes	190	185	110	35
Pays d'implantation	36	14	13	9
Maisons	173	132	40	11

**Nous voulons
la foi et la
messe, pour
l'Eglise.**



Il y a une seule rédemption

Nous pouvons déjà conclure. Comment transmettre la Tradition ? Comment la garder ? Quel est le rôle de la Fraternité Saint-Pie X ? Humainement, nous ne sommes pas meilleurs que les autres. Humainement nous ne méritons pas plus que les autres. Mais notre force, qui n'est pas dans nos qualités, est ailleurs. Notre force est dans ce à quoi nous ne pouvons pas renoncer. Notre force est dans la foi, et dans la Tradition. Notre force est dans la messe, et dans la messe comme drapeau et comme étendard de cette foi et de cette Tradition.

Dans son motu proprio, le pape François dit quelque chose de vrai – si l'on fait abstraction de certains contenus. Il est vrai que l'Eglise a une seule messe. Il est vrai que l'Eglise a un seul culte. Mais ce culte unique de l'Eglise n'est pas la nouvelle messe. Tout le problème est là. Ce culte unique de l'Eglise est dans la messe de toujours. Pourquoi cela ? Parce qu'il y a une seule rédemption. Voyez comment, dans l'Ancien Testament, tout converge vers la croix, vers le Calvaire. Toute la multitude des différents sacrifices que les Juifs offraient, d'une manière ou d'une autre, représente le sacrifice de la croix qui, dans sa perfection unique, les résume tous. Toute la vie de Notre-Seigneur elle-même tend vers la croix, vise la Passion : c'est pour cela qu'elle a cette unité extraordinaire. Si je peux m'exprimer ainsi, toute la vie de Notre Seigneur est construite intégralement autour d'une seule idée : arriver à la croix. Et ce sacrifice de la croix est si parfait que Notre-Seigneur ne l'offre qu'une seule fois. Or, la vie de l'Eglise, comme la vie de chaque âme en particulier, n'est rien d'autre que le prolongement de cette idée centrale qui unifie tout. La vie de l'Eglise et des âmes rachetées est une de l'unité même de la croix, de la rédemption. Il n'y a qu'un seul Christ, une seule croix à travers laquelle nous pouvons adorer Dieu et être sanctifiés. Et c'est donc nécessairement cette même unité que l'on retrouve dans la messe, dans cette application de la rédemption à la vie de l'Eglise, à la vie des âmes. Parce qu'il n'y a qu'une seule rédemption, et qu'elle est parfaite, il n'y a donc qu'une seule manière de perpétuer cette rédemption, de l'actualiser dans le temps pour l'appliquer aux âmes : il n'y a qu'une seule messe

catholique. Il n'y en a pas deux. Ce prolongement de notre rédemption est un parce qu'il perpétue tout simplement l'intention unique et centrale qui jaillissait de l'âme de Notre-Seigneur et unifiait toute sa vie.

Alors qu'est-ce que nous voulons ? Que veut la Fraternité Saint-Pie X ? Nous voulons la croix. Nous voulons la croix de Notre-Seigneur. Nous voulons la célébrer cette croix, et nous voulons entrer dans le mystère de cette croix. Nous voulons faire nôtre cette croix. Il n'y a pas deux croix possibles et il n'y a pas deux rédemptions ou deux messes possibles. Quelle est l'alternative à cette unique vie chrétienne possible ? C'est l'adaptation inutile, frustrante, à une nature humaine qui en réalité est toujours la même. Autrement dit, cette idée moderne qu'il faut s'adapter à une nature humaine changeante, qui a toujours besoin de quelque chose d'autre. Mais cette idée est fautive. Pourquoi ? Parce que les sources du péché sont toujours les mêmes et peuvent être soignées toujours et uniquement de la même manière. Ce mensonge – parce que c'est un mensonge – que l'homme moderne doit être aujourd'hui approché et soigné de manière différente, produit des fruits de mensonge. Il produit la désintégration de la vie de l'Eglise. Sans cette application de la rédemption, la vie de l'Eglise perd son principe d'unité. C'est en ce sens que la messe est véritablement notre drapeau, notre étendard. Et dans un combat, l'étendard est la dernière chose qu'on lâche.

Il y a une dernière chose que la Fraternité doit procurer. Et c'est capital. Nous voulons cette messe non uniquement pour nous-mêmes, mais nous la voulons pour l'Eglise universelle. Nous ne voulons pas un autel latéral. Nous ne voulons pas le droit d'entrer avec notre étendard dans un amphithéâtre où tout est permis. Non ! Nous voulons cette messe pour nous-mêmes et en même temps pour tout le monde. Ce n'est pas un privilège que nous voulons. C'est un droit pour nous et pour toutes les âmes, sans distinction. C'est par ce biais-là que la Fraternité Saint-Pie X continue et va continuer à être une œuvre d'Eglise. Parce qu'elle vise le bien de l'Eglise ; elle ne vise pas un privilège particulier. Dieu choisira le moment, la modalité, la gradualité, les circonstances. Mais pour autant que cela dépende de nous, nous voulons cette messe maintenant, inconditionnellement et pour tout le monde. Sans entrer dans une perspective trop humaine qui cherche un privilège particulier. Sans entrer dans une négociation où l'on commence à traiter : on nous donne une église, un horaire, l'usage du manipule, de la barrette, la Semaine sainte de saint Pie X... Non ! nous ne voulons pas entrer dans cette logique. Nous voulons seulement deux choses : la foi et la messe. La doctrine et la croix qui alimentent dans l'âme la vie spirituelle, la vie morale. Nous les voulons maintenant, inconditionnellement et pour tout le monde. Et si nous gardons cette perspective, la Fraternité Saint-Pie X sera toujours et parfaitement une œuvre d'Eglise, qui agit au cœur même de l'Eglise, et qui n'a d'autre but que de procurer le salut des âmes dans l'Eglise et pour l'Eglise.

Abbé Davide PAGLIARANI

Notes

- [1] Déclaration de Mgr Lefebvre du 21 novembre 1974, commençant par ces mots : « Nous adhérons de tout cœur, de toute notre âme à la Rome catholique, gardienne de la foi catholique et des traditions nécessaires au maintien de cette foi, à la Rome éternelle, maîtresse de sagesse et de vérité. » Voir : <https://fsspx.org/fr/la-déclaration-du-21-novembre-1974>
- [2] En latin, une *privata lex*, une loi privée.

Source : Courrier de Rome / Fsspx.Actualités

2021-2022 : une année ignacienne

Deux anniversaires marquent l'année, les 400 ans de la conversion de saint Ignace de Loyola après le siège de Pampelune (20 mai 1621) et les 500 ans de sa canonisation (12 mars 1622).



Ignace est né en 1491 dans le château des Loyola au sein d'une famille de la noblesse basque espagnole alliée à la Castille, dont il est le 13^e enfant. Ses parents l'éduquent dans la foi chrétienne et l'honneur chevaleresque, non sans ambitions mondaines. Il connaît deux grandes épreuves, perdant successivement sa mère alors qu'il n'a que 7 ans puis son père à l'âge de 15 ans. Devenu orphelin, ses frères l'envoient compléter son éducation auprès de Velasquez, ministre des Finances du roi Ferdinand d'Aragon. Jusqu'à 26 ans, Ignace se livre à tous les excès de son tempérament, recherchant la gloire des armes et séduisant les dames. Son premier biographe, Ribadeinera, le décrit comme « un soldat dérégulé et vain ». Mais une première déception l'atteint : après la mort de Ferdinand en 1516, son petit-fils Charles Quint lui succède et Velasquez, le protecteur d'Ignace, tombe en disgrâce. Ce fut une occasion de réfléchir à la fragilité des faveurs mondaines.

Ô heureux boulet de canon français

Lorsqu'il était roi d'Aragon, Ferdinand avait envahi la Navarre, y plaçant un vice-roi. Charles Quint a pris la suite, mais François I^{er} cherche à l'affaiblir. A 26 ans, Ignace arrive au service du vice-roi de Navarre. Or, en mai 1521 les *Communeros* navarrais se soulèvent, soutenus par les Français. Ils sont 13 000 à siéger devant Pampelune, face à un millier de défenseurs, dont Ignace, au service du vice-roi. A un contre treize, la lutte est inégale ; mais Ignace s'enferme avec les plus braves dans la citadelle pour tenir jusqu'au bout. Le soir du siège, il avoue humblement ses nombreux péchés de colère, de violence et de chair à un soldat faute de prêtre confesseur dans la citadelle. Le but est de s'exciter à la contrition face à une mort probable, promettant s'il en réchappe d'aller ensuite au confessionnal. Dans la bataille, un boulet de canon atteint

Ignace, lui brisant une jambe. Ses compagnons se rendent. Le blessé est rapatrié chez lui un mois après ; mais il est mal soigné. Ignace tient toujours au métier des armes, il fait tenter une opération sans anesthésie - une « boucherie », dira Ignace - qui le conduit aux portes de la mort et nécessite les derniers sacrements. Il survit contre toute attente, mais les os de la jambe se ressouident mal, s'il veut porter les bottes à la mode d'alors, il faut recommencer la terrible opération. Sans hésiter, Ignace accepte plutôt que d'avoir quelque chose de disgracieux en lui. Il n'empêche que par la suite il gardera toujours une légère claudication.

Cloué au lit, astreint à une longue convalescence, Ignace demande des romans de chevalerie, mais il n'y a que des livres pieux. Pour occuper le temps, il se résigna à s'y plonger. Dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, Ignace découvre des vies de saints qui finissent par enthousiasmer son âme de chevalier, le roi d'Espagne et sa cour ne lui suffisent plus. Il examine ses pensées et leurs conséquences. Quand il se met à rêver d'une jeune femme de la cour qu'il aimait et de la place qu'il tiendrait dans le monde, cela l'exalte mais le laisse ensuite vide et malheureux ; au contraire, la pensée de suivre les saints l'emplit d'une joie profonde et stable. A la lecture de la *Vie du Christ* de Ludolphe le Chartreux son cœur généreux s'enflamme de l'amour de Dieu. Par le secours de la grâce, voici que le vaillant capitaine se met à pleurer à grosses larmes, plein de dégoût pour sa vie passée. Une nuit où il prie, Ignace promet à la Sainte Vierge de se garder toujours pur et de ne vivre désormais plus que pour Notre-Seigneur.

Trouver la volonté de Dieu

Ignace souhaite s'embarquer pour un pèlerinage en Terre Sainte, mais le moment n'est pas propice. Le 23 mars 1522, sur les hauteurs de Montserrat, monastère fondé au VI^e siècle où



l'on prie la statue miraculeuse de la « Vierge noire », il fait une confession générale et donne ses habits à un pauvre. Près de l'autel de la Vierge Marie, il dépose définitivement son épée à la grille de la chapelle. Le voici enrôlé dans une autre armée, celle du Christ-Roi. Ignace s'arrête ensuite à Manrèse où il veut prier et faire pénitence en s'occupant des malades, ne vivant que d'aumônes. Mais le démon attaque, il traverse une nuit spirituelle, des tempêtes intérieures l'assaillent, il est parfois désespéré, rongé de scrupules, assailli de phantasmes tentateurs. Un confesseur dominicain lui est d'un grand secours. Il touche le fond, saisissant combien nous sommes impuissants par nous-mêmes, misérables par nos péchés. Ignace met plus de mesure dans sa pénitence et contre-attaque à chaque tentation. Enfin, par la grâce de Dieu, la lumière et la paix reviennent ; il se repose dans la contemplation de la Sainte Trinité et saisit avec profondeur les vérités de foi. C'est à ce moment de sa vie qu'Ignace met par écrit un manuel spirituel - inspiré par Notre-Dame - pour ceux qui veulent se libérer des attaches dérégées, mettre en ordre leur existence et trouver la volonté de Dieu dans leur vie. Ce sont les célèbres *Exercices spirituels*. De la méditation de l'enfer à celle de la vie éternelle, les principes et fondements de toute existence humaine sont posés avec une clarté remarquable : l'homme est ici-bas pour louer, adorer et servir Dieu.

Après dix mois passés à Manrèse, Ignace reprend son bâton de pèlerin pour rejoindre Jérusalem. Sa vertu de force et son caractère bouillant se manifestent. Déjà, lorsqu'un musulman parla avec irrespect de la Vierge Marie sur le chemin de Montserrat, Ignace décida de l'occire pour venger l'honneur de la Mère de Dieu avant que la Providence ne lui manifeste son intention contraire. Maintenant, sur le chemin de Jérusalem, lors d'une étape à une ferme, une femme et sa fille sont menacées d'agression par des soldats. Ignace se fâche avec tant d'énergie que tous sont effrayés et s'en tiennent là. Le voyage est long, à Rome il reçoit la bénédiction du pape Adrien IV avec un groupe de pèlerins. A Venise, le Christ lui apparaît. Ignace parvient à Jérusalem le 3 septembre 1523. La domination turque s'exerce, les pèlerins sont escortés par des soldats et les franciscains sont chargés de les guider. Ignace est dans l'allégresse de voir Bethléem, le Cénacle, le Golgotha, le mont des Oliviers. Il voudrait s'installer là pour convertir les musulmans mais le provincial franciscain s'y oppose. Ignace doit repartir le 23 septembre, non sans d'abondantes grâces reçues. Il décide de se mettre à étudier pour travailler au salut des âmes et c'est ainsi qu'à 33 ans il se retrouve sur les bancs

d'écoliers à apprendre les bases de la grammaire et du latin à Barcelone. Pour étudier la logique et la théologie, Ignace se rend à Alcalá en 1526, de nombreuses personnes viennent l'écouter, des étudiants débauchés changent de vie. D'autres prennent ombrage de son influence, le confondent avec les hérétiques « Illuminés » que l'Inquisition combat ou encore avec les juifs mal convertis, les *conversos*. Des enquêtes sont menées sur son apostolat, il passe quarante jours en prison : on l'accuse d'avoir imprudemment conseillé une femme dans ses pénitences. Finalement disculpé, une sentence lui interdit d'enseigner les vérités de foi avant d'avoir étudié quatre ans. A Salamanque, Ignace est à nouveau convoqué par l'Inquisition (une œuvre d'Eglise trop souvent caricaturée par les anticléricaux alors qu'elle préserva de grands périls la foi des espagnols). Après trois semaines, Ignace est encore une fois relâché car son enseignement est irréprochable.

Le serment de Montmartre

Notre saint arrive en 1528 à Paris. Face à la scolastique, la pensée paganisante d'Erasmus et l'hérésie de Luther tentent de corrompre les âmes. Ignace s'inscrit à l'Université de Paris, la célèbre Sorbonne, drainant alors 15 000 étudiants catholiques de toute l'Europe. Un des premiers historiens jésuites, écrit de la Compagnie de Jésus : « L'Espagne lui a donné un père dans saint Ignace, la France une mère dans l'Université de Paris. » Ignace dispose de 25 écus pour cinq ans, mais un Espagnol, à qui il a confié la somme, la dilapide ! Ignace pardonne et loge quelques temps à l'hospice, devant concilier mendicité et travail scolaire. Pour son cursus de philosophie et de théologie, il se met en colocation avec deux étudiants qui deviendront ses disciples : Pierre Favre (28 ans), savoyard, et François de Xavier (27 ans), gentilhomme navarrais. Ce dernier, très fier et ambitieux, s'entend demander par Ignace : « a quoi te sert de gagner la richesse, les honneurs et le monde, si tu viens à perdre ton âme ? » Il finira conquis par les Exercices, puis plus tard ira évangéliser les Indes et le Japon. Nommé patron des Missions, saint François Xavier sera canonisé en 1622 le même jour qu'Ignace. Le groupe des disciples ignaciens compte au bout de quelque temps sept compagnons, s'y sont joints trois espagnols, Jacques Lainez (22 ans), Alphonse Salmeron (19 ans), Nicolas Alphonse (25 ans), surnommé Bobadilla, et un portugais, Simon Rodriguez d'Azendo (24 ans). Sur une pente de Montmartre, une chapelle abrite le lieu du martyr de saint Denis. Le 15 août 1534, jour de l'Assomption de Notre-Dame, Pierre Favre, devenu prêtre, y célèbre la messe et tous prononcent un vœu commun après une retraite de trente jours : tout quitter et partir pour Jérusalem, si cela est possible,



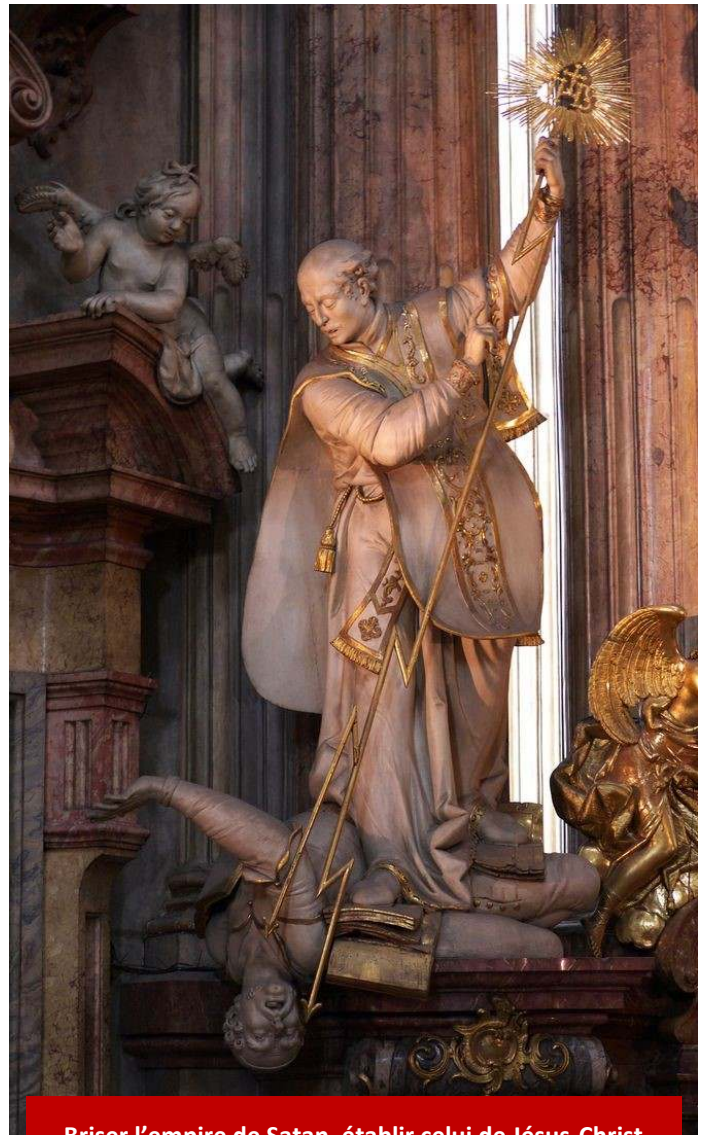
sinon aller là où le pape jugera que c'est le plus favorable à la gloire de Dieu et utile aux âmes. Rendez-vous est donné à Venise en 1537 afin que chacun puisse terminer ses études. Auparavant, Ignace, épuisé physiquement, doit aller se reposer dans sa terre natale. Il enseigne le catéchisme chaque jour et des foules viennent l'écouter, des conversions durables s'ensuivent, les concubinages disparaissent.

La société de Jésus

En janvier 1537 les compagnons, désormais au nombre de onze, se retrouvent en Italie et rencontrent le pape Paul III, qui manifeste son soutien et donne sa bénédiction. A 46 ans, Ignace est ordonné prêtre à Venise, en juin 1537. Afin de bien s'y préparer spirituellement, il attend plus d'un an avant de célébrer sa première messe. Il prend la Sainte Vierge pour médiatrice, la prie tous les jours de le « mettre avec son Fils ». Jusqu'alors Ignace n'avait eu d'autre but que de travailler au salut des âmes avec ses compagnons, sans engagement particulier ; mais Dieu lui donna des notions plus distinctes de l'institut dont il devait être le fondateur. La vision qu'il eut en 1537 avant d'arriver à Rome, à environ 15 km de la ville, le conforta en ce sens. Au carrefour de la Storta, il entra dans une chapelle rustique. Dans le ciel ouvert, le Père éternel était apparu, avec le Christ devant lui, portant sa croix, et tous deux regardaient amoureusement Ignace. « Je veux que tu prennes celui-ci pour ton serviteur », disait le Père. Le Christ d'interpeller Ignace : « Je veux que tu sois mon serviteur. » Et moi, reprit le Père, « je vous serai propice à Rome ».

Tous se réunirent à Rome pour discuter de la fondation d'une société religieuse. Pour cela, il fallait préparer l'esprit du pape qui répugnait à ajouter de nouvelles congrégations religieuses à celles déjà existantes. Ils résolurent qu'outre les vœux de pauvreté et de chasteté qu'ils venaient de faire à Venise, ils en feraient un d'obéissance perpétuelle à leurs supérieurs et un autre encore d'aller partout où le vicaire de Jésus-Christ les enverrait pour travailler au salut des âmes (4 vœux chez les jésuites). Trois cardinaux examinèrent le projet. Devant leurs réticences, Ignace redoubla ses prières auprès de Dieu avec confiance, il lui promit trois mille messes en reconnaissance et en action de grâces de la faveur qu'il espérait obtenir. Son espérance ne fut pas trompée, Dieu permit que les hérésies qui se multipliaient en France, en Allemagne, en Angleterre et même en Italie, fassent juger aux trois cardinaux que ce nouvel institut inédit (religieux non tenus au chant de l'office divin au chœur) était nécessaire pour en arrêter la propagation. Le pape Paul III, approuvant les conversions merveilleuses que faisaient les disciples d'Ignace dans les lieux où ils étaient employés, se détermina enfin à confirmer le nouvel institut et à lui permettre de rédiger ses Constitutions, ce qu'il fit par la bulle *Regimini Ecclesiae militantis* du 27 septembre 1540, donnant à ce nouvel ordre religieux le nom officiel de « Compagnie de Jésus ». Cinq ans plus tard, il marquera sa confiance en choisissant des jésuites pour le représenter comme théologiens au concile de Trente (1545-1563).

A cette Société de Jésus il faut un supérieur général, le vote unanime désigne Ignace malgré ses supplications durant plusieurs jours pour y échapper. Le nouveau général commença sa charge par faire le catéchisme pendant 46 jours. Ignace reste à Rome d'où il dirige la Compagnie par



Briser l'empire de Satan, établir celui de Jésus-Christ.

d'innombrables lettres, travaille à convertir les juifs, fonde des œuvres pour recueillir les femmes perdues, les jeunes filles abandonnées et les garçons orphelins. En 1550, Ignace a déjà envoyé des Jésuites en Espagne, Portugal, France (malgré de vives oppositions au départ), Allemagne, Italie, Inde, Congo, Ethiopie, Brésil (où les jésuites fondent les villages de Rio de Janeiro et Sao Paulo). Ils sont un millier répartis dans 25 maisons et collèges. Ignace aménage le long temps de formation spirituelle et intellectuelle nécessaire pour les novices, l'un d'eux est François de Borgia, vice-roi de Catalogne, duc de Gandie, veuf, entré à 40 ans au noviciat après s'être occupé de ses six enfants. Il deviendra le second successeur d'Ignace et sera canonisé. Saint Pierre Canisius sera aussi l'un des jésuites qui fera reculer l'hérésie luthérienne en Germanie. En 1556, le cardinal Carafa devient le pape Paul IV, celui-ci a un jugement méfiant envers la Compagnie et demande à Ignace de modifier ses Constitutions. L'épreuve est terrible, va-t-on la supprimer ? Ignace s'abandonne entre les mains de Dieu, quoiqu'il arrive, et finalement le pape n'insiste pas. Ignace rend son âme à Dieu le 31 juillet 1556 dans la plus grande simplicité. Il sera canonisé le 12 mars 1622. Puisse son élan au service de Dieu et des âmes faire des émules !

Abbé Gabin HACHETTE

Pour le meilleur et pour le pire

Les évènements qu'ont traversés les jésuites sont bien à leur image : hors normes.

La Compagnie de Jésus, reconnue par Rome en 1540, a dès le début connu une ascension fulgurante tant par le nombre de ses membres que par son influence : ce fut un « siècle d'or » jusqu'en 1640.

La période dorée (1540-1640)

En 1556, à la mort de saint Ignace, la société compte mille membres, ce qui est déjà un exploit. Cent ans plus tard, ils étaient 15 000 avec 550 fondations. Les jésuites, surnom qui leur fut rapidement attribué puisqu'il existe dès 1545, ont fait des jaloux dans le clergé car ils étaient partout, et se plaçaient surtout au plus près du pouvoir. Ils étaient ainsi devenus les confesseurs des souverains catholiques, prenant le relai des dominicains en France, tel le père Lachaise qui a donné le nom du grand cimetière parisien. Par l'éducation des élites, ils touchent tous les décideurs de l'époque. Un collège est ouvert à Rome dès 1551 et l'année suivante plus de 10 autres sont construits, si bien qu'en 1749 ils en auront créé 649, encadrés par 15 000 professeurs membres de la Compagnie. Les jésuites sont également puissants par leur rayonnement mondial, car ils ont été dès le début des missionnaires hors pairs, soit dans les terres récemment touchées par le protestantisme qu'ils ramènent à la foi, soit dans les nouveaux pays mis en valeur à l'époque grâce aux progrès de la navigation : Amérique, Indes, Afrique... Admirez un tableau un peu plus détaillé.

Le caractère propre de la Compagnie

L'organisation de cette société religieuse est basée sur les constitutions préparées par saint Ignace et restées inchangées jusqu'en 1965. La Compagnie de Jésus est dirigée par un supérieur général, dit couramment le général des Jésuites et surnommé le « pape noir », en raison de la couleur de sa soutane. En effet, comme tout jésuite, il ne doit pas se distinguer du clergé par son habit. Cet homme est élu à vie, nomme les supérieurs provinciaux et détient une sorte de pouvoir absolu sur ses membres. Seule instance qui le contrôle, la « congrégation générale » est une assemblée de supérieurs qui se réunit irrégulièrement, vérifie l'administration de l'institution et propose le nouveau supérieur général.

La devise de la compagnie « Pour une plus grande gloire de Dieu », résumée par ses initiales latines A.M.D.G., exprime un esprit de donation des religieux avec l'intention de servir de manière à la fois ambitieuse et très réaliste l'Eglise et le Pape. Les jésuites ont une très longue formation, exigeante à la fois au niveau intellectuel et pratique. Après deux ans de noviciat où il émet ses premiers vœux, le religieux doit ensuite enchaîner 3 ans de philosophie et de science, puis deux ans d'activité apostolique, suivis de 4 à 5 ans de théologie avant de recevoir le sacerdoce. Mais ce n'est pas terminé ! Après quelques années d'activité apostolique, chaque jésuite ajoute une année de formation spirituelle pour enfin faire sa profession religieuse définitive, caractérisée par l'ajout aux 3 vœux classiques du vœu d'obéissance au Pape. Ce dernier point, additionné à un esprit d'obéissance sans faille, fait de la compagnie une armée disciplinée d'une incomparable puissance aux mains des Souverains Pontifes. Par leur formation, leur sélection, leur

esprit de don total, leur vertu et leur esprit de corps, ils feront des merveilles pour la plus grande gloire de l'Eglise. Les jésuites considèrent eux-mêmes que leur véritable âge d'or a débuté en 1581 par l'arrivée d'un nouveau jeune général de 37 ans, Claude Acquaviva, qui restera au pouvoir pendant 34 ans. Il imposera saint Thomas d'Aquin et Aristote dans les études, répandra les Exercices spirituels hors de la Compagnie, ordonnera des caractères très spécifiques comme le rapport entre la grâce et la liberté. Grâce à lui, les membres passent de 5000 en 1581 à plus de 13 000 en 1615.

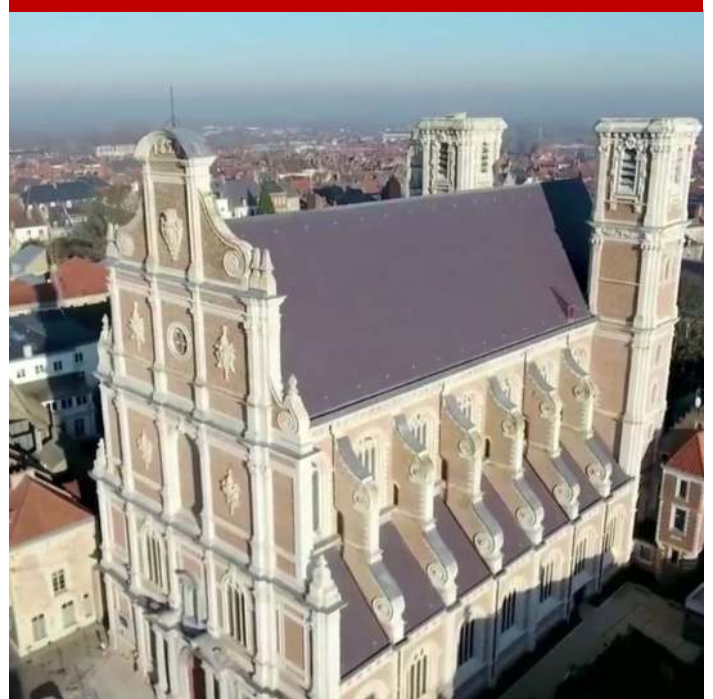
La reconquête face aux protestants

Dès leur création, les prédicateurs jésuites sont envoyés dans toute l'Europe. Leur but : convaincre les âmes hésitantes, ou de reconverter les âmes tombées dans l'hérésie, dans ces temps où le protestantisme se développe dans toute l'Europe. Ainsi, saint Pierre Canisius obtient de très nombreux succès dans tout l'empire germanique car des villes et des régions entières retournent en masse au catholicisme. Par leur formation, les jésuites ont réponse à toutes les objections de la religion prétendument réformée et ils proposent par leurs mœurs la véritable réforme de l'Eglise et surtout des hommes d'Eglise. Les théologiens de la Compagnie auront également un rôle capital dans la réalisation du Concile de Trente. Citons ainsi les très compétents pères Jacques Lainez, général de l'ordre, et Salmeron, qui œuvreront pour définir clairement et précisément la réponse catholique du mouvement dit de Contre-Réforme face aux errements proposés par les luthériens, calvinistes ou autres.

L'enseignement et la science

Très rapidement, les collèges jésuites vont se multiplier dans

Chapelle du collège de St-Omer : petit n'est pas jésuite.



l'Europe et dans le monde, attirant l'élite par une éducation laïque, au sens où les élèves ne sont pas destinés à la carrière ecclésiastique. Leur première maison de formation est fondée en 1548 à Messine, en Sicile, et 8 ans plus tard, à la mort du fondateur saint Ignace, les jésuites dirigent 45 collèges. En 1580, on peut en compter 14 en France alors qu'ils sont venus dans notre pays qu'en 1562. Vers 1740, outre les collèges, la société mène 24 universités et plus de 200 séminaires ou maisons d'étude. Leur méthode, assez stricte, est progressivement résumée en une charte dénommée le « ratio studiorum ». L'éducation jésuite insiste sur la culture générale et veut un cycle complet, en sciences ou dans les humanités, si bien qu'ils accompagnent le mouvement humaniste à leur manière, faisant souvent preuve d'avancées étonnantes pour leur époque. Ce mouvement d'éducation est mondial, on peut ainsi relater les universités américaines comme Georgetown aux Etats-Unis ou Cordoba en Argentine.

Au niveau scientifique, les jésuites sont des sommités qui font avancer la connaissance d'une manière spectaculaire. Par exemple, en astronomie, le père Scheiner découvre les taches solaires, le père Grassi s'oppose avec de lourds arguments à Galilée sur certaines découvertes. Ce dernier appréciera d'ailleurs le cardinal Jésuite saint Robert Bellarmine lors de son premier procès en 1616. Notons que les astronomes de la Compagnie s'opposent dès le début aux théories du chanoine Copernic et évolueront ensuite. Les Jésuites forment dans toutes les disciplines de véritables spécialistes, des mathématiques à l'histoire, de l'ethnologie à l'astronomie. Ceci est dû à leur formation qui cherche à lier foi et raison, en respectant la vision que proposait l'Eglise avant la crise protestante. Ils suivent donc Aristote dans la physique ou Cicéron dans le style, et cherchent à restaurer les grandeurs de l'antiquité sans son aspect païen. Cet élément pourra ensuite être quelquefois mal perçu, notamment dans la France à tendance janséniste du XVII^e.

Les missions

Commençons par relater l'aspect oublié mais si important des missions de campagne en Europe, également dénommées « missions intérieures ». Les jésuites y sont mis de côté dans l'histoire car d'autres ordres ont pu les mettre dans l'ombre, mais on ne peut que saluer l'efficacité, dans notre seul pays, d'un Julien Maunoir en Bretagne (1606-1683) ou d'un saint Jean François Régis (1597-1640) dans le Sud-Est. Au niveau international, les jésuites sont cependant imbattables car ils sont dès le début sur tous les continents. Même en Europe ils sont d'intrépides missionnaires, notamment dans l'Angleterre élisabéthaine où les pères jouent au chat et à la souris avec la police pour continuer à donner les sacrements. Ils offriront de nombreux martyrs, comme Edmond Campion, qui, après avoir été copieusement torturé à la tour de Londres et interrogé par la reine en personne, fut « pendu, traîné et équarri » en 1581. En Asie, si l'épopée de saint François Xavier est connue de tous, n'oublions pas ses successeurs : les martyrs japonais de Nagasaki, ou le méconnu saint Robert Nobili en Inde. N'oublions pas les prédicateurs de la Chine, avec Matteo Ricci, ce surdoué qui, arrivé dans ce pays en 1583, fut accueilli à la cour de l'empereur comme un grand savant et répandit la bonne nouvelle. N'oublions pas tous ces pionniers comme Alexandre de Rhodes qui a créé l'actuel alphabet vietnamien en 1623, les missionnaires Grueber et Dorville qui atteignent Lhassa, la capitale tibétaine, en 1661... Et tous les inconnus ! Sans les persécutions et le renfermement de ces pays, les semences de chré-



Les premiers missionnaires à aborder le Japon.

tientés déposées par ces héros auraient dû engendrer d'abondantes moissons d'âmes chrétiennes.

En Amérique, si les dominicains et les franciscains étaient déjà actifs, les jésuites ont eu un rôle capital, spécialement en Amérique latine. Ils ont pu s'installer au Pérou dès 1566, et au Mexique en 1572. La compagnie a pu particulièrement se faire connaître par son système de « réductions » (reducere signifiant rassembler en latin) qui vise à sédentariser les groupes d'indiens sans qu'ils soient exploités, tout en assurant une vie commune qui les mène au salut. Le film « Mission » a pu créer une « légende dorée » des jésuites dans le monde moderne, mais leur travail fut une réalité qui a pu toucher les indiens Mojos, chiquitos et surtout guaranis, pour qui la première réduction a été créée en 1609. Au Brésil et au Paraguay, ces réductions vont subir la réprobation des autorités politiques et devoir fermer en 1767. En Amérique du Nord, les pères jésuites ont marqué durablement les tribus indiennes, notamment en Nouvelle France, et, fait souvent méconnu, les missionnaires continueront à constituer de véritables « réductions » encore au milieu du XIX^e. La « conquête de l'Ouest » et la ruée vers l'or, avec l'arrivée de multiples aventuriers sans scrupules, va hélas déclencher les guerres indiennes et réduire à néant tous leurs efforts. En Afrique, l'apostolat des jésuites est moins connu, mais n'oublions pas la conversion des peuples du Congo ou des colonies portugaises, comme au Mozambique ou en Angola, dont l'actuelle capitale Luanda a bénéficié d'un collège dès 1574, soit à la même période que les premiers collèges français ! Enfin, une tentative de conversion fut tentée dans le royaume chrétien schismatique d'Ethiopie, sans succès.

L'apogée avant la dissolution (1640-1773)

Les jésuites s'attirent à force de nombreux ennemis, car la puissance multiplie les jaloux. Une mauvaise réputation leur est donnée suite à la publication mensongère en 1614 d'un ancien jésuite polonais qui a été chassé, et se venge en parlant des pseudos-secrets des jésuites et de leurs fourberies. En France, les milieux gallicans ne supportent pas leur soutien inconditionnel au Pape. Plusieurs controverses théoriques importantes vont opposer la Compagnie de Jésus aux XVII^e et XVIII^e. En premier lieu, face au clan janséniste et sa conception fataliste, les jésuites vont défendre la liberté humaine. Ils vont malheureusement aller trop loin par la théorie du jésuite Molina en 1588, qui restreint trop le rôle de la grâce. Rome con-

damnera cependant les jansénistes en 1713. Auparavant, Pascal reprochera aux jésuites leur laxisme moral dans ses *Provinciales*, si bien qu'ils ont eu une réputation de « casuistes », de confesseur trop coulant. Reconnaissons que Rome a dû condamner certaines propositions morales jésuites au XVII^e, mais ajoutons qu'ensuite Voltaire, qui, comme tous les « philosophes », passera son temps à détruire les jésuites dans ses écrits publics, leur a rendu un discret hommage dans ses lettres privées puisque ceux-ci l'ont formé dans leur collège parisien de Louis-le Grand. Il écrit ainsi : «..., est-ce par la satire ingénieuse des *Lettres provinciales* que l'on doit juger de leur morale ? C'est assurément par Bourdaloue..., par leurs missionnaires. Rien de plus contradictoire que d'accuser de morale relâchée des hommes qui mènent en Europe la vie la plus dure et qui vont chercher la mort au bout de l'Asie et de l'Amérique. » Voltaire avait un véritable culte pour ses anciens professeurs, surtout pour le père Porée, mais il ne fallait surtout pas que cela se sache.

Au XVIII^e, Le père Lavalette a porté un coup à la réputation de la Compagnie. Ce provincial de la Martinique avait fait de juteuses affaires maritimes puis fit faillite en 1760, la Compagnie refusant de payer ses dettes. Ce fut un magnifique prétexte pour la cour de Louis XV et tous les intrigants du parlement de Paris de supprimer en France la compagnie en 1762. En effet, depuis sa création en 1717, la Franc-Maçonnerie s'impose dans les cours européennes et veut écraser cette armée papale qui limite leur pouvoir. Les condamnations politiques se multiplient dans toute l'Europe jusqu'en 1773 où le Pape Clément XIV se sent obligé de supprimer la Compagnie, tant la pression est forte. Il y avait 23 000 jésuites, 700 collèges, 300 missions... Triste décision ! Beaucoup de pères deviendront séculiers, et accueilleront avec leur obéissance légendaire le décret du Pape à qui ils s'étaient comme consacrés. Ils feront en silence leur traversée du désert. La Russie et la Prusse profitent de l'occasion pour accueillir beaucoup de membres, qui répandent ainsi leur science dans ces pays non catholiques.

La reconstruction (1814-1880)

Suite à la fin de l'épopée napoléonienne et à la restauration des monarchies européennes, le pape Pie VII restaure officiellement la compagnie, avec quelques centaines de membres actifs. En forte croissance lors de la seconde moitié du XIX^e, on compte en France 1514 pères Jésuites dirigeants 46 établissements en 1878. Ce n'est qu'un court répit car, en 1880 ils sont à nouveau bannis du pays, suite aux lois contre les congrégations religieuses de Jules Ferry. C'est à nouveau l'exil ! Les jésuites fondent notamment leur maison de formation à Jersey.



Dissous et expulsés, ils renaissent après 40 ans.



La série de lois de 1880, puis de 1901 à 1904 est une gigantesque chasse à « l'homme qui a fait des vœux », telle est la gloire des prétendus protecteurs des libertés fondamentales... Remarquons que l'activité de la *Societas Jesu* fut interdite légalement jusqu'en 1956 en Norvège, 1973 en Suisse, et l'est encore actuellement en Ecosse selon une loi de 1689 : heureusement que les protestants donnent des leçons de tolérance aux catholiques ! Les jésuites continuent alors leur travail en insistant sur les missions. Voilà la épopée de cet ordre qui jusqu'à cette époque a sans cesse soutenu fidèlement le Saint Siège face à tout type d'adversités.

Les jésuites modernes

Après tous ces siècles de combat pour la foi et de vies vertueuses reconnues, il faut reconnaître que le ver va entrer dans le fruit. Après avoir été des modèles d'obéissance, les jésuites du XX^e seront perçus comme l'ordre religieux à la pointe de la nouveauté, ayant évacué et combattu tout ce que leurs anciens ont défendu avec acharnement.

Un vent de modernisme va souffler sur l'Eglise fin XIX^e. Et si la France connaît bien le prêtre apostat Alfred Loisy, qui y fut le chantre de cette hérésie destructrice, il est bon de ne pas méconnaître le père George Tyrrel, S.J. (1861-1909) qui suivit la même voie. Cet irlandais converti du calvinisme rejette la scolastique et affirme le plus pur modernisme condamné par saint Pie X : la philosophie est celle de l'action (Blondel) et non de l'être (saint Thomas d'Aquin), la foi est une expérience qu'il faut interpréter en terme d'évolution. Si Tyrrel est chassé de l'ordre et excommunié, il commence à marquer les esprits, surtout en France, où ce courant se développe d'une manière souterraine, et tout spécialement dans les maisons de formation jésuites. Ainsi, dans les années 20, voit le jour un groupe de jeunes jésuites français, *La Pensée*, dont les membres profitent de leurs loisirs pour parler des philosophes les plus progressistes de la compagnie. La tentative de leurs supérieurs de les séparer échoue dans les années 30. Le mal progresse si bien que dans les années 40 le Pape Pie XII en personne apprend les dégâts des nouvelles théories, qui viennent à rejeter entre autres le péché originel, la divinité de Jésus, la primauté du Pape. Deux encycliques ne seront alors pas de trop pour condamner explicitement les erreurs sans nommer les auteurs : *Mediator Dei* en 1947, sur la liturgie et surtout *Humani Generis* en 1950.

En coulisse de ces documents romains qui tentent de remettre de l'ordre, c'est toute une guerre de théologiens qui se déploie, où l'on voit la hiérarchie tenter de limiter l'explosion du cancer néo-moderniste. C'est ainsi que le trio jésuite des pères

Daniélou, de l'Institut Catholique de Paris, de Lubac, et Bouillard de Lyon (soit à la faculté, soit à Fourvière), sont attaqués par le dominicain thomiste Garrigou-Lagrange représentant l'autorité. Remarquons que ce n'est pas une guerre rangée des jésuites contre les dominicains, mais des supérieurs contre les jeunes novateurs, puisque les dominicains modernistes sont actifs, comme les pères Chenu et Congar. Quelques jésuites essaient de repousser la nouveauté, comme le père Charles Boyer, mais ce sera surtout la hiérarchie de la Compagnie, au début aveugle et impuissante, qui écartera pour un temps les dangereux hérésiarques par la force des encycliques papales. Pie XII fera un dernier discours musclé en 1957, à l'assemblée des supérieurs des jésuites, afin de les mettre en garde contre les déviations : Il mourut un an plus tard...

Il faut mettre à part le cas du célèbre père Pierre Teilhard de Chardin S.J., qui proposa en maints ouvrages la fusion du christianisme et de l'évolutionnisme. Ce paléontologue qui connaissait bien la Chine, reçut avec étonnement une sorte de *placet* de la part de sa hiérarchie pour en faire une référence tant philosophique que théologique. Pourtant, le nonce de Paris, qui n'était autre que Mgr Roncalli, futur Jean XXIII, avait dénoncé dans les années 40 les errements du théologien français. Plus tard, il sera mis de côté mais le mal sera fait et ses idées resteront une référence pour la jeunesse.

Le basculement officiel dans la praxis moderniste

Outre cette évolution vers la pensée moderniste, trois autres éléments vont intervenir pour faire basculer la Compagnie d'une position de défense de la pensée catholique à la révolution moderne en marche. Nommons tout d'abord, la convocation du Concile Vatican II en 1959 qui va ouvrir les vannes du changement, surtout après le « coup d'état » des novateurs des pays rhénans. Dès l'ouverture du concile en 1962, ils remettent totalement en cause les schémas prévus à l'origine et imposent leurs discussions. En second point, le nouveau « pape noir », nommé en 1965, Pedro Arrupe, est un novateur qui va faire cesser les coups de vis de la hiérarchie jésuite contre les modernes et va rapidement tout faire pour changer l'esprit de l'ordre de fond en comble. En troisième point, l'apparition de la Théologie de la Libération, qui est surtout une création des jésuites sud-américains, puissants et nombreux, et dont le virage « à gauche » va donner le ton à toute la compagnie.

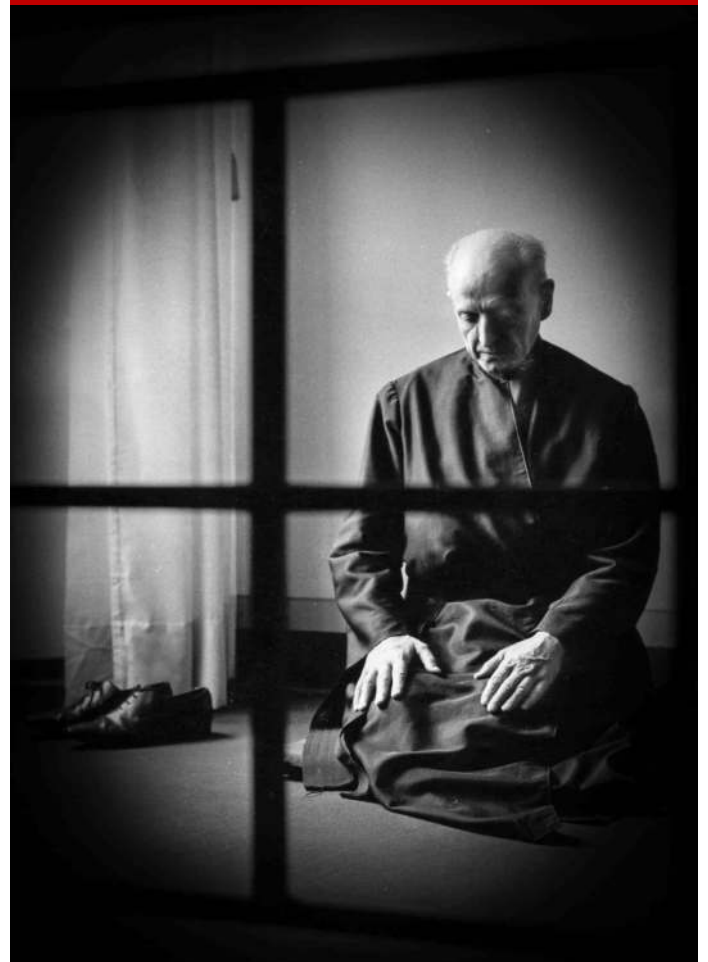
Il n'est pas nécessaire de développer le thème du Concile Vatican II, si souvent abordé mais toujours à connaître par les bons livres de votre bibliothèque, cher lecteur. Notons simplement qu'aux pères déjà cités dans les paragraphes précédents, qui devinrent tous « experts » après leur exil des années 50, il faudrait ajouter notamment les jésuites allemands Karl Rahner et Augustin Bea. Le premier sera le plus efficace des destructeurs dans l'aula conciliaire, en tant que théologien officieux des évêques de langue allemande. Le père Congar avoua lui-même que son influence sur le concile fut « énorme. Le climat devint : Rahner le dit, donc c'est vrai ». Le puissant cardinal Bea devint un chantre de l'œcuménisme et s'opposa directement au cardinal Ottaviani sur ce sujet. L'américain John Courtney Murray S.J., sera quant-à-lui un protagoniste essentiel du texte sur la liberté religieuse de 1965, *Dignitatis humanae*. Les jésuites ont donc été au cœur de la manœuvre de déviation au cours de Vatican II. Le père Pedro Arrupe, qui va remplacer le père Janssens en mai 1965, hérite d'une société de Jésus à son sommet au niveau statistique, avec 36 000 membres,

contre 28 000 en 1946 : l'Eglise était donc bien en reconquête avant Vatican II ! Un quart des pères vivent alors en Amérique du Nord. Non seulement les chiffres vont fondre, mais surtout Arrupe va détruire l'esprit jésuite conservateur, qui ne sera maintenu que par une minorité. Les jésuites sont actuellement moins de 16 000 membres dans le monde.

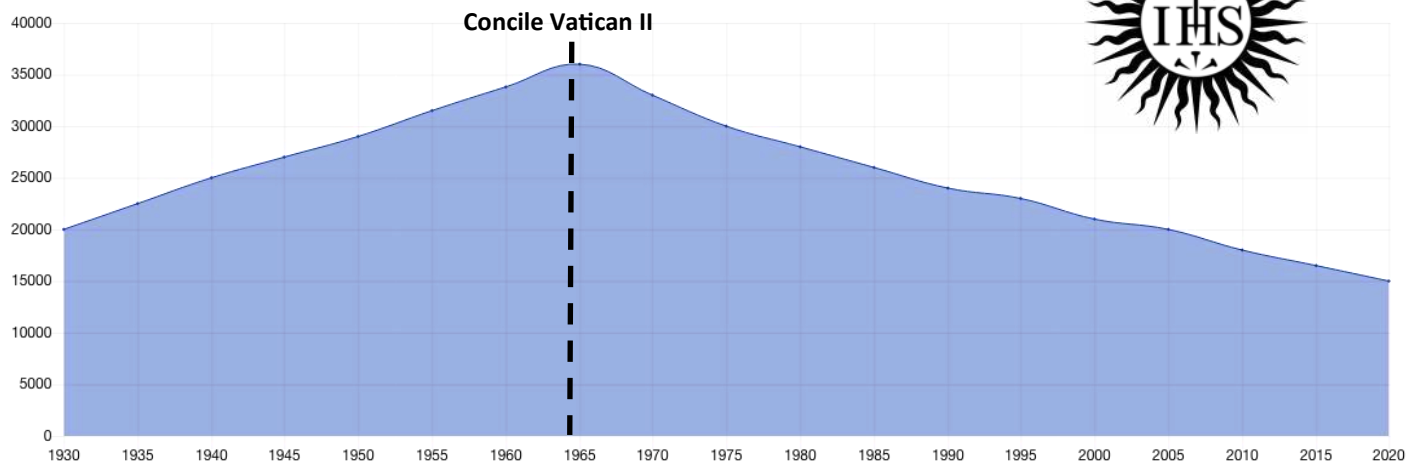
Exemple de nouveauté, le général Arrupe édite en 1978 une lettre sur l'inculturation qui reflète sa pensée. Y est proposée une totale adaptation à la culture d'accueil. Ainsi, des danses traditionnelles sont introduites durant l'offertoire de la messe en Indonésie et des sacrifices de buffles lors de grandes cérémonies. Bref, on ne christianise pas des cultures locales, c'est le christianisme qui est étouffé dans les particularismes culturels. Quand Arrupe parle de conversion aux membres de sa société, c'est pour être des agents du changement pour se convertir contre la société de consommation et tous ceux qui s'enrichissent injustement. En Amérique latine, il pousse la Compagnie à prendre sa part dans la lutte sociale et à s'engager en faveur des pauvres, il sera donc un soutien sans faille à la Théologie de la Libération. Paul VI a essayé en vain de limiter cette désagrégation. Jean-Paul II, qui connaissait les conséquences du marxisme, le désavouera presque officiellement, et cherchera à redresser la compagnie suite à l'AVC qui mettra Arrupe en incapacité de continuer ses fonctions. Le pape polonais enverra alors un délégué qui aura plein pouvoir sur la Compagnie, contre l'habitude des jésuites, l'italien Paolo Dezza. Mais celui-ci ne parviendra pas à réussir à ramener la minorité des jésuites conservateurs au pouvoir.

Le père Malachi Martin, un jésuite qui se présente comme

Le général jésuite Pedro Arrupe (1907-1991) en prière.



EVOLUTION DU NOMBRE DES JÉSUITES



L'ampleur du désastre provoqué par le concile Vatican II ne semble troubler ni le Pape François ni l'actuel général des jésuites, à leurs yeux l'essentiel est préservé : la révolution continue de progresser.

assez traditionnel, parle avec délice d'une discrète réunion rassemblant les plus hauts chefs du Vatican, ayant eu lieu au printemps 1981, où Jean-Paul II a failli prendre la décision de la dissolution de la Compagnie, réitérant l'acte de 1773, mais pour des motifs très différents. Les jésuites avaient comme allié le Cardinal Casaroli, secrétaire d'Etat, c'est-à-dire le ministre des affaires étrangères du Vatican. Celui-ci rappela avec insistance au Pape l'accord dit de Metz, signé avec les soviétiques juste avant Vatican II, de ne pas les condamner. La Compagnie ne fut finalement que menacée par le Souverain Pontife. Le 13 mai, soit 3 semaines après cette conférence secrète, Ali Agça tira sur Jean Paul II, qui fut dirigé « par erreur » vers l'hôpital public plutôt que son unité hospitalière réservée, et qui reçut une transfusion sanguine infectée, ce qui lui provoqua en outre une hépatite grave. On ne sut jamais officiellement tous les dessous de cette affaire où tout semblait réuni pour se débarrasser rapidement d'un pape gênant et politiquement opposé à l'Est. Une fois remis, le pape fit un voyage mémorable au Nicaragua, en vue de restaurer la discipline des Jésuites dont certains étaient des ministres du gouvernement. Ce fut un fiasco, le pire de tous les voyages jamais entrepris par le pontife polonais, qui fut comme étouffé par la propagande sandiniste.

Depuis, les jésuites ont continué leur ligne révolutionnaire, même si Jean Paul II et Benoît XVI avaient écarté la théologie de la Libération. Depuis le Pape François, cette dernière ligne a non seulement retrouvé son rang dans l'Eglise, mais elle est encouragée au nom de « l'option préférentielle pour les pauvres » qui a été théorisée durant Vatican II. Rappelons que le Pape François est personnellement pour la « théologie du peuple », une sorte de croisement de la Théologie de la libération et de la doctrine sociale de l'Eglise assaisonné d'une forte sauce péroniste. Le dernier Pape étant Jésuite, la Compagnie est revenue au centre de l'Eglise et sa revue, la *Civiltà Cattolica* est une voix incontournable. L'actuel supérieur général des Jésuites est le vénézuélien Arturo Soza. Il a été élu en 2016 et, en tant que sud-américain, ne va pas changer la tendance favorisant le marxisme dans la Compagnie de Jésus.



En France, même si les jésuites sont peu nombreux, à tel point que La Croix a écrit en 2017 qu'ils risquaient de disparaître et que la Province de France a fusionné avec la Belgique francophone, ils sont puissants par leur influence. Ils rayonnent par leurs centres spirituels et les fameux *Exercices*, mais surtout par leur apostolat intellectuel. Ils ont fondé en 1974 le Centre Sèvres, qui abrite les facultés jésuites parisiennes. Le père Gaël Giraud, économiste de renom connu pour sa radicalité écologique, clairement situé à gauche et président d'honneur de l'Institut Rousseau, a pu par exemple y soutenir sa thèse. Leur revue *Études* compte 9000 abonnés, le Ceras (Centre de recherche et d'actions sociales) possède sa propre revue *Projet*. Enfin, les Jésuites doivent désormais travailler avec d'autres, comme le montre le très récent Centre Teilhard de Chardin, qui ouvre cette année à Saclay, en lien avec les évêques d'Île-de-France. Il existe également un Service Jésuite des Réfugiés, le JRS. Les jésuites de la haute hiérarchie de l'Eglise sont plus que jamais dangereux. Une des dernières trouvailles d'un des leurs, tout de même évêque de Luxembourg, est de remettre en cause la morale de l'Eglise, qui refuse le mariage des homosexuels, sous prétexte que cela ne correspond plus à la sociologie actuelle...Voilà tout-à-fait leur mentalité : évacuer la doctrine de toujours, basée ici sur des phrases explicites de Saint Paul, par une opinion sociologique à la mode.

Pauvre Saint Ignace ! Il doit se retourner dans sa tombe. Lui qui a fondé un ordre pour défendre l'Eglise de toujours, spécialement efficace face aux protestants et aux idolâtries païennes, il voit le but de son œuvre totalement inversé.

Abbé Bruno FRANCE

Le retour

« Chaque jour de la semaine, il était là, jusqu'à 18h30. Le brave sacristain n'osait pas l'approcher ; après avoir ouvert la porte de l'église, il le découvrait à la même place. Comment entrait-il ? Comment sortait-il ? D'où venait-il ? Où allait-il ? Mystère... »



Le portail manuélin de la petite église de la Madalena attira ce matin l'attention de Domingos : « Quand se décidera-t-on à le restaurer ! Il est noir comme une cheminée », grommela le sacristain en tournant la vieille clé dans la porte ferrée ; « Il n'y a pas que la cathédrale et les Jerónimos !... Mais on a préféré construire la Caixa Geral¹ ! ». Poursuivant ses réflexions sur une gestion arbitraire de « l'argent des contribuables et donc du sien », Domingos entra dans l'église sombre. Arrivé au bout de l'allée centrale, il esquissa une genuflexion ; la lampe du Saint Sacrement vacillait un peu. Depuis la sacristie, il donna de la lumière sur la nef et les statues des saints. Une journée de plus commençait pour le sacristain, maître des lieux après Dieu et monsieur le Curé. Tout semblait être comme d'habitude. **POURTANT...**

Le bon vieux Domingos n'avait pas remarqué l'ombre droite et immobile qui se détachait sur un pilier, au fond de l'église, dans l'axe du baptistère. Ce n'était pas une statue. Elle était agenouillée où se placent les fidèles ; ceux-ci, surtout de nos jours, sont généralement le contraire des statues : ils remuent, sont distraits pour un rien, bavardent même, et surtout ne restent pas si longtemps. C'est vers midi que Domingos nota la présence de l'orant.



Dona Catarina était venue dans la sacristie demander une Messe, si possible pour le jour même : cela faisait exactement un an que son mari était décédé. Le bon sacristain lui répondit que Monsieur le Curé avait déjà une intention de Messe prévue pour ce jour. « Peut-être que l'autre prêtre pourrait la célébrer ? » dit la paroissienne. « L'autre prêtre, quel autre prêtre ? », fit Domingos, un peu agacé. « Celui qui prie dans l'église, peut-être qu'il connaît Padre João, et qu'il voudra bien ? » Domin-

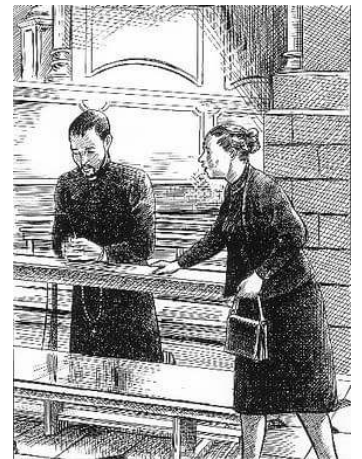
gos jeta un regard furtif depuis la porte de la sacristie et aperçut en effet la silhouette recueillie d'un prêtre en soutane.

A ce moment sonna l'Angélus de la cathédrale, dominant un peu le sourd va-et-vient des moteurs qui, sans interruption, parvenait de la rue.

« Je ne l'ai jamais vu, c'est sûrement un étranger de passage ; de toute façon, s'il célèbre la Messe, il doit demander la permission au Padre João ».

« Je vais au moins lui demander s'il peut dire la Messe pour mon mari »...

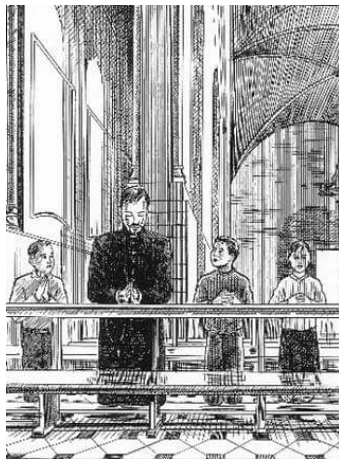
Ces paroles à peine achevées, Dona Catarina se dirigea vers le prêtre. Parvenue auprès de lui, elle fut impressionnée par son recueillement : ses yeux étaient fermés, une paix profonde émanait de son visage, très digne. Une courte barbe, noire, accentuait la pâleur de ses traits émaciés. Toute sa personne respirait l'austérité, la pauvreté des missionnaires d'autrefois ; sa soutane était taillée dans un tissu grossier, un chapelet de bois pendait à sa ceinture, une simple bande de tissu de la largeur d'une paume. Ses mains, très fines, étaient jointes, appuyées sur le banc qui se trouvait devant lui. Il paraissait ne pas appartenir au monde extérieur. Il n'était que prière.



« Senhor Padre... » Catarina eut l'impression de parler à une statue de saint. « Senhor Padre », insista-t-elle à mi-voix. Quelques personnes priaient dans l'église, mais elles ne prêtaient pas attention à la scène qui se déroulait derrière eux, un peu à l'écart. Pacifiée par le silence du priant, elle s'adressa à lui intérieurement, comme malgré elle : « J'ai quelque chose d'important à vous demander, pourquoi ne me répondez-vous pas ? »

Alors, doucement, le prêtre ouvrit les yeux ; son regard plein de bonté se posa sur elle ; s'y lisait un bonheur ineffable, mêlé à une tristesse extrême. « Pardonnez-moi, mon Père », souffla Catarina, gênée, et fascinée : le visage du Père rayonnait de lumière.

Elle regagna la sacristie. « Alors, vous lui avez parlé ? » demanda Domingos qui, intrigué, l'avait observée de loin. « Je n'ose pas le déranger, il est si absorbé dans sa prière »... Pensive, goûtant une joie très douce, Dona Catarina retourna chez elle. L'inconnu pria dans la même attitude tout l'après-midi. Domingos remarqua qu'il était encore dans l'église lorsque Monsieur le Curé, Padre João, sortit de la sacristie pour dire la Messe de 18h30. Mais à peine le célébrant eut-il prononcé les paroles d'accueil aux fidèles, que le prêtre disparut soudainement. Sa place n'était plus qu'une place vide ; la nef toute entière sembla vide. Le trafic extérieur parut redoubler d'intensité. Chaque jour de la semaine, il était là, jusqu'à 18h30. Le brave sacristain n'osait pas l'approcher ; après avoir ouvert la porte de l'église, il le découvrait à la même place. Comment entra-t-il ? Comment sortait-il ? D'où venait-il ? Où allait-il ? Mystère... Déjà, plusieurs paroissiens l'avaient remarqué. Dona Catarina revenait tous les jours, le temps d'un chapelet ; elle ne le quittait pas des yeux.



On n'allait tout de même pas appeler la police. Quel mal faisait-il ? Monsieur le Curé voulut lui parler, mais n'obtint aucune réponse. Il n'ouvrit même pas les yeux. Seuls les enfants, confiants, l'approchaient ; ils ne le craignaient pas. Plusieurs s'étaient agenouillés près de lui, le visage dans la même direction, celle du tabernacle. Ils joignaient les mains, comme lui, et restaient tout tranquilles, sages comme des images.

Tout le quartier parlait maintenant de lui ; beaucoup venaient le voir. Le samedi matin, l'église était remplie de fidèles et de curieux. Régnait un profond silence. Ceux qui ricanait en arrivant (« ce doit être un fou »), ne ricanait plus quand ils le voyaient. On l'appelait « le saint ». Il paraissait être en extase. Des prêtres entrèrent aussi à la Madalena. Une telle autorité se dégageait de ce prêtre que personne n'osait le toucher. Il inspirait un profond respect.

Un détail avait frappé les plus observateurs : il était nu-pieds. Lors d'une conversation, à son sujet, entre divers membres du clergé, un chanoine de la cathédrale avait fait remarquer : « Peut-être n'est-il pas prêtre mais un simple religieux ? » A ces mots, un prêtre espagnol, qui accompagnait des pèlerins à l'église de Saint Antoine, toute proche, et qui était entré ensuite à la Madalena, surpris d'y voir tant de monde, affirma : « Je trouve qu'il ressemble d'une manière incroyable à Saint François Xavier, tel qu'il est traditionnellement représenté ; du reste, il porte un crucifix à la ceinture, à la manière des jésuites d'autrefois ». De fait, ce prêtre rappelait étrangement le grand thaumaturge du XVI^{ème} siècle, le Patron céleste des Missions. Le sacristain s'écria soudain : « Mardi dernier, quand je l'ai vu pour la première fois, c'était le 3 décembre, EN LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER ! »

Une foule de fidèles, en la matinée du 8 décembre, envahit

l'église de la Madalena. La solennité de l'Immaculée Conception, Patronne du Portugal, coïncidait cette année avec un dimanche. Ceux qui étaient venus surtout à cause du « saint » furent déçus car il n'était pas venu. « Sa » place, cependant ne fut pas occupée, « au cas où il reviendrait »...

Au moment précis où l'organiste plaquait les premiers accords, un mouvement de surprise se répandit dans toute l'église : soudainement apparu, « il » était là, à genoux, à sa place habituelle, priant intensément. Un chuchotement parcourut la foule : « Il pleure ! »

En effet, son corps gardait une attitude paisible, mais son visage était sillonné de larmes.

Une religieuse au micro tentait en vain de faire chanter l'assemblée ; ce fut un solo : « Christ est vivant, louons-le »... L'attention des fidèles à la cérémonie était si faible que le diacre permanent, chargé des lectures, dut intervenir : « Frères, quel que soit le motif de votre distraction, laissez la Parole parvenir à vos cœurs et vous interpeller ; veuillez vous asseoir ». Tout le monde s'assit. L'intrus pacifique resta à genoux. Tous les regards



étaient tournés vers lui. Le diacre termina les lectures dans l'indifférence générale. La religieuse entonna un verset de psaume, qui ne fut repris que par elle. Lorsque le célébrant annonça la lecture de l'Évangile, l'assemblée se leva. Le « saint » aussi se mit debout, mais garda les yeux fermés ; ils ne versaient plus de larmes. Son visage était devenu grave. A la fin de l'Évangile, il s'agenouilla de nouveau. Les fidèles furent invités à s'asseoir pour écouter l'homélie, donnée à cette occasion par le Recteur du Séminaire diocésain :

« Frères, témoins du message de Christ – le prédicateur se rapprocha du micro – tournons nos esprits vers celle que nous fêtons en Église aujourd'hui : Marie. Mère de Jésus, elle est aussi notre Mère, la Mère de tous les hommes quelles que soient leurs nations, leurs conditions, leurs religions. Comme le proclama encore le Père Évêque de Rome, en la mémorable réunion interconfessionnelle du Jubilé de l'an 2000 au Sinaï, le Christ s'est uni à tout homme pour le faire participer, même à son insu, à sa Rédemption universelle. Or Marie a souffert avec Jésus ; elle est donc Mère de l'humanité, définitivement rachetée. C'est pourquoi l'Église, frères, n'a pas d'ennemis. Ceux qui, apparemment, la contredisent sont en réalité des sauvés qui s'ignorent : bouddhistes, hindouistes, musulmans, animistes, protestants, catholiques, nous sommes tous frères en une même Église, qui est Vie...

« **BLASPHEMATEUR** » ! Une voix de stentor retentit soudain, claquant comme un coup de fouet dans l'église de la Madalena. Le saint était debout, l'index pointé sur le prédicateur, le visage blanc d'indignation.

« Sors de cette église, loup déguisé en pasteur ! » « Mais, mais... » balbutia le prêcheur. « Silence ! Meurtrier de tes frères, **SORS D'ICI TE DIS-JE** ! » Vif comme l'éclair, l'homme de Dieu fendit la foule médusée, ouvrit la double porte de l'église, pendant que la voix mielleuse du micro devenait haineuse et saccadée : « Qui es-tu pour oser faire cela ? » ... « Je suis François Xavier fils d'Ignace de Loyola, apôtre de Notre Seigneur



Jésus Christ ; je suis ici de par Sa Divine permission et en Son Saint Nom je te commande, ainsi qu'à tous ces imposteurs qui occupent le Sanctuaire, de quitter immédiatement ce lieu ! » Dans la nef, tous retenaient leur souffle. Les ministres du partage et de la parole, la religieuse chanteuse, le diacre permanent, d'abord frappés de stupeur comme des voleurs pris en flagrant délit, se dirigèrent ensuite, lentement puis de plus en plus vite, terrifiés, vers la sortie.

Alors, Saint François Xavier monta en chaire et s'adressa aux fidèles :

« La Volonté de Dieu, mes bien chers frères, est votre sanctification. Mais vous ne pouvez vous sanctifier hors de la grâce de l'unique Sauveur, Notre Seigneur Jésus Christ. L'illusoire dignité de l'homme, déchu, ne peut être la voie de votre salut, comme, hélas, de faux pasteurs le prêchent, défiant l'avertissement de notre divin Maître : « Sine Me, nihil », Sans Moi vous ne pouvez rien ». C'est pourquoi la mission de l'Église est de vous donner Jésus Christ ; si l'homme ne veut plus connaître Jésus et Jésus crucifié, il court à sa perte, et avec lui la société toute entière. **IL FAUT QU'IL RÈGNE !**

Le Cœur de notre Sainte Mère l'Église, c'est l'Autel du Saint Sacrifice, et non cette misérable table, dressée devant vous par des novateurs impies. Je monterai à l'Autel de Dieu, comme je le fis ici au Portugal, puis en Afrique, en Inde, au Japon, il y a quatre siècles « ad majorem gloriam Dei et salutem animarum » et célébrerai la Sainte Messe à cette immuable intention de la Gloire de la Trinité Sainte et du salut éternel des âmes. Ainsi, dans cette église, la chrétienté reflourira, puis gagnera tous les Sanctuaires de votre Patrie qui méritera de nouveau son titre de « nation fidelissima ».

Rendez grâce à Dieu, bien chers fidèles ; qu'en cette douce Fête de l'Immaculée Conception de notre Mère du Ciel, un hymne de reconnaissance s'élève de vos cœurs vers le Très Haut qui, dans Son Infinie Miséricorde, a daigné vous appeler à une si noble reconquête. Ainsi soit-il. »

« Ainsi soit-il ! » reprirent les fidèles.

Puis le saint se dirigea vers la sacristie où Domingos, le cœur inondé de joie, lui prépara ses plus beaux ornements.

...« Voilà, mon Père, ce ne fut qu'un rêve, hélas ; quand je me réveillai, la réalité me parut bien dure ! »...

« Allons courage, mon ami. La réalité, après tout, n'est pas si différente : Dieu et tous les saints ne sont-ils pas avec nous ? Saint François Xavier intercède pour nous, tous les saints du Ciel nous envoient ! Si Dieu le permettait, ils seraient en première ligne, à nos côtés ! »

Ces paroles réconfortèrent le jeune homme, tandis que l'abbé, méditatif, contemplant son crucifix, se surprit à lui adresser cette prière : « Tout de même, Seigneur, si Vous en laissiez revenir un ou deux, un saint Paul, un saint Vincent Ferrier ! »...

Abbé Bertrand LABOUCHE

1. Énorme édifice bancaire de Lisbonne.

Source : La Porte Latine (Illustrations : Grégoire Matthieu)



CARNET PAROISSIAL

L'Hermine

Bulletin du Prieuré Saint-Louis
25 rue François Bruneau - 44000 Nantes
Téléphone : 02 40 29 48 70
Courriel : 44p.nantes@fsspx.fr
www.fsspx44.com
Directeur de la publication : Abbé Bruno France
Imprimession : Prieuré Saint-Louis
Tirage : 700 exemplaires

LIEUX DE MESSES

* *Eglise Saint-Emilien*

25 rue François Bruneau 44000 Nantes

Dimanches et fêtes

8h30 : Messe lue

10h00 : Messe chantée

18h30 : Messe lue (*sauf juillet-août*)

Confessions pendant les messes

17 h30 : *Vêpres et Salut*

En semaine

7h15, 18h30 et 11h15 (*se renseigner*)

Permanence : 17h30 à 18h30 (sauf juillet-août)

* *Chapelle Saint-Martin*

La Placelière 44690 Château-Thébaud

Dimanches et fêtes

9h00 : Messe lue

10h30 : Messe chantée

Confessions pendant les messes

En semaine

7h15 (*du lundi au vendredi*), 11h00 (*samedi*)

* *Chapelle N-D des Grèves*

63, avenue Collet 44380 Pornichet

Dimanches et fêtes

9h00 : Messe lue

10h30 : Messe chantée

En semaine : *se renseigner*

* *Chapelle N-D de Citeaux*

Farfaret 44670 Juigné-les-Moutiers

Dimanches et fêtes :

11h00 deux fois par mois (*se renseigner*)